

Guy Teisseire

**IL FAUT  
TUER  
BIRGITT  
HAAS**

roman



*(L'histoire de Birgitt Haas)*

JClattès



CLUB OF THE  
MUSICIANS

THE CLUB OF THE  
MUSICIANS

IL FAUT  
TUER

**IL FAUT TUER BIRGITT HAAS**

1950

1950

Du même auteur  
chez le même éditeur

Un peu plus loin que l'Occident.

La main d'Abraham.



06-19-10-1981-29422

GUY TEISSEIRE

IL FAUT  
TUER  
BIRGITT HAAS

roman

Il est un roman qui se lit avec plaisir et intérêt. L'auteur a su rendre compte de la complexité de la situation et de la psychologie des personnages. Le récit est bien construit et les dialogues sont intéressants. C'est un roman qui mérite d'être lu.

8° 72

98857

JClattès

(ex. de remplacement)

Db-19-10-1981-29455



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Sur simple envoi de votre carte, nous vous tiendrons régulièrement, au courant de nos publications.

Editions J.-C. Lattès, BP 85, 75006 Paris.

© 1978, Editions J.-C. Lattès.

*Avec ma gratitude pour  
Philippe Bernert  
et sa connaissance d'un monde souterrain.*



1870  
Philip Bennett  
at the residence of Mr. Wm. Bennett

LE DÉPART L'OCCIDENT

— *Comment vous arrangez-vous avec votre conscience ?*

— *Je ne m'arrange pas.*

(Dialogue d'Athanase  
avec le ministre.)



— Comment vous arrangez  
vous avec votre conscience ?  
— Je ne m'arrange pas.

(Dialogue d'Alphonse  
avec le ministre.)

## ON DEFEND L'OCCIDENT

Mes collègues ont toujours blagué mon peu d'intérêt pour la balistique et je ne saurais dire exactement combien de centièmes de seconde la balle avait mis pour atteindre Bauman. Mais pour lui ça valait une éternité. On avait attendu mon arrivée pour recouvrir son visage et je pus le regarder une dernière fois. Autant qu'il m'en souvienne, je ne lui avais jamais trouvé dans le passé un air aussi serein et reposé. Aujourd'hui encore, je serais prêt à jurer qu'un sourire adoucissait le pli de ses lèvres. Je me surpris à murmurer : « Maintenant il est heureux », et mon adjoint Cavana me demanda ce que j'entendais par là. Pour Cavana tout était simple, le bonheur, le malheur, les bons, les méchants, le noir, le blanc. Cavana n'avait pas besoin d'être mort pour être heureux. Il appartenait à cette espèce d'individus bardés de certitudes que nous envoient les universités et les grandes écoles. Fils et petit-fils d'industriels, il avait choisi le service de l'Etat comme le plus court chemin au pouvoir politique. Dès notre première rencontre j'avais flairé l'arriviste. Sa manière de me donner du « monsieur le Directeur » à tout bout de champ m'irritait et ses attitudes étaient à ce point contrefaites que sa conversation m'était insupportable.

Longtemps j'avais cru qu'on finirait par lui donner une sous-préfecture, peut-être même une préfecture, et qu'il disparaîtrait de mon univers. Mais les appuis politiques qu'il s'était trouvés dans la Majorité l'incrustaient à ce



poste et je sus bien vite qu'on me l'avait adjoint non comme assistant mais comme espion. C'est un fait : je l'avais sans cesse dans les jambes. Il suffisait que je traverse le couloir pour entrer dans un des bureaux de mon service pour voir son élégante silhouette sanglée dans des complets amincissants se découper à l'autre bout de la pièce.

Quand il m'arrivait de faire tablée avec des fonctionnaires d'autres ministères au restaurant voisin, Cavana ne tardait pas à faire irruption avec sa petite cour particulière d'énarques et s'installait comme par hasard à la table voisine, d'où il pouvait entendre nos conversations.

N'ayant jamais eu l'âme d'un comploteur politique, je m'amusais en songeant qu'il n'aurait jamais grand-chose à vendre à ses employeurs. Il ignorait probablement qu'une enquête confidentielle ouverte sur mon ordre m'en avait plus appris sur lui qu'il n'en saurait jamais sur moi.

Cavana se moquait éperdument de la bonne marche de nos affaires. Il jouait la carte de Charrier, l'ancien Premier ministre en disgrâce, qui avait juré d'avoir la peau du Président. Chaque vendredi, à l'heure du déjeuner, il rencontrait ce personnage aux activités nauséabondes dans un appartement du quartier Montparnasse et le mettait au courant de tous nos problèmes de sécurité.

— C'est une trahison au sens exact du terme, m'avait dit le ministre, mais nous devons considérer que Charrier prépare la relève.

Lui aussi pariait sur la chute prochaine du Président, dont les sondages accusaient une popularité du cycle perturbé... Alors, alors...

J'aurai tout le loisir de vous entretenir de ce personnage peu ragoûtant au cours du récit de cette aventure sans dignité, dont personne n'est sorti tout à fait propre...

Il faisait trop froid ce soir-là sur le Champ-de-Mars de Colmar où Bauman venait de recevoir sa première et dernière balle pour que je puisse supporter les réflexions de Cavana. Au lieu de répondre à sa question, je lui demandai s'il avait songé à appeler un prêtre. Il m'indiqua d'un



mouvement de menton un jeune homme transi au visage de renard dont le col roulé et les jeans sombres ne laissaient rien deviner de l'état ecclésiastique. On avait dû le tirer du lit, pensai-je, et il n'avait pas eu le temps de mettre son veston où devait être accrochée sa croix de métal. Ailleurs qu'à Colmar, je ne m'en serais pas formalisé, mais, dans ce pays de tradition, ce prêtre famélique aux cheveux mal coupés et à la mise négligée ne cadrait pas avec le décor...

Je m'approchai et lui offris une cigarette qu'il accepta en frissonnant.

— Ils ne vous retiendront pas longtemps, dis-je pour le rassurer.

— Un de vos amis ?

— Si l'on veut.

Il s'était mépris sur mon rôle et mon personnage à cause, sans doute, de mon arrivée tardive sur les lieux. Je ne le détrompai pas.

— Vous savez, me dit-il avec une pointe de tristesse dans la voix, je suis venu trop tard. C'est regrettable.

Je pensai au contraire que le tireur avait bien fait son travail...

Le jeune prêtre fit une grimace et son visage de renard prit une tournure insolite. Je n'avais sans doute jamais vu de renard triste.

— Nous arrivons toujours trop tard. On nous appelle quand tout est fini. Au début, c'est désespérant...

Il était précocement voûté et, à ses joues creuses, je devinai qu'il devait être mal portant.

— Oui, on s'habitue... Je pense que les médecins et les policiers doivent ressentir la même déception à force d'échecs... Mais, pour nous, c'est terrible... La responsabilité...

J'avais le regard fixé sur la trace que le corps de Bauman avait laissée dans la neige et je ne l'écoutais plus. Sa conversation me parvenait par bribes...

— Vous comprenez, c'est une lutte pour une âme... Le

diable, mais qui croit encore au diable... Il nous faut compter avec la Miséricorde divine...

Il rabâchait ce qu'on lui avait appris de probabilités en y ajoutant ses propres doutes.

— Vous avez fait ce que vous pouviez, dis-je, nous vous en sommes très reconnaissants... Evidemment, de votre point de vue, il aurait mieux valu qu'il agonise jusqu'à votre arrivée.

Je dis cela et le regrettai aussitôt en voyant son visage s'affaïsser. Mais, à la différence de nos parents qui redoutaient la mort subite comme réservée aux impies — qui n'ont pas mérité la chance de se repentir — j'avais trop vu de gens mourir de morts lentes et atroces sans aucun repentir pour ne pas être irrité par des croyances révolues. Quitte à m'en tenir à des traditions, je préférais la vieille formule populaire : « Il est mort comme il a vécu. »

En fait, pour Bauman, c'était bien le cas : il était mort comme il avait vécu, sans savoir pourquoi.

Les jours, les mois et les années ont passé depuis cette fatale soirée de Colmar tout environnée de neige et de froid. J'avais connu d'autres soirées dramatiques dans le froid et la neige, à Cassino d'abord, puis à Vienne pendant la drôle d'après-guerre et plus tard dans le no man's land de Berlin, mais aucune ne m'a laissé un souvenir aussi amer.

L'ambulance était arrivée et deux infirmiers s'affairaient à y installer la civière. On m'invita à monter dans une grande voiture noire qui devait nous conduire au commissariat central de la ville. La neige avait recommencé à tomber lourdement et, lorsque nous traversâmes la place de la République, le général Rapp croulait sous son bonnet blanc.

Je n'avais pas revu Colmar depuis vingt-cinq ans.

A cette époque-là roulait encore le vieux tramway de Wintzenheim dont les caténaires jetaient des gerbes d'étincelles dans les virages. Excepté la disparition du tramway, le centre de la ville n'avait pas tellement changé. La brasse-



rie Meistermann était encore éclairée et on pouvait deviner derrière les vitres embuées les garçons en tablier blanc dansant entre les tables, le plat de choucroute dans une main, le carafon de riesling dans l'autre...

Je me demandais si Bauman était un jour entré chez Meistermann. Le souvenir que je conservais de cette brasserie célèbre était celui d'un Mardi gras où toute la ville semblait s'être travestie. Les convives se formaient en farandoles et nous aspergeaient de confetti, si bien que j'avais pris la fuite assez rapidement. Dehors, on ne croisait que dominos et arlequins. Dans les encoignures, les filles, sous l'anonymat des masques, se laissaient trousser hardiment par de joyeux gaillards qui n'hésitaient pas à brandir leur sexe et j'avais vu avec stupéfaction une splendide créature vêtue uniquement d'une guêpière et de bas résille faire l'amour debout contre un arbre avec un aviateur dont elle avait coiffé la casquette. Si prude le reste de l'année, ce vieux bastion protestant se défoulait un jour par an.

Je n'imaginai pas Bauman jouant à des jeux de ce genre. Tout revêtait toujours pour lui un air de gravité. Je pense qu'il était normalement obsédé par les choses du sexe, bien que la normale soit dans ce domaine affaire de pure subjectivité, mais il dissociait le plus souvent les impulsions physiques du sentiment pur et, lorsqu'il tombait amoureux, cela prenait une tournure de maladie qui effrayait les femmes. Une grande partie de sa souffrance venait sans doute de là.

Le destin fut un peu trop sollicité dans cette histoire pour que je l'invoque à propos de ma rencontre avec Bauman. Cela s'était passé de manière fort saugrenue, bien que n'importe quel spectateur eût jugé la scène bien amenée, comme disent les gens de théâtre.

Dans le petit restaurant des Gobelins où nous avons pris place à des tables voisines, lui devant une salade et un yaourt, moi devant un bœuf bourguignon, je me serais sans doute contenté de l'observer une fois pour toutes et je ne



serais plus jamais retourné dans cet établissement de troisième ordre où les émanations d'eaux grasses se mêlaient désagréablement aux vapeurs de café qu'un percolateur antique ventilait à travers la salle.

Nous étions aux derniers jours de l'été précédent. Septembre avait été chaud et l'automne s'annonçait lointain. Et puis, comme il arrive souvent à Paris, le ciel s'était couvert d'un coup, le mercure avait dégringolé brutalement à dix degrés et tout le monde s'était mis à tousser. C'est sans doute la raison pour laquelle je commençai par mettre sur le compte d'un rhume les reniflements qui venaient de la table voisine. Mais, en jetant un regard furtif dans la direction de Bauman, je vis qu'il pleurait. Il avait repoussé son assiette de salade et, la tête enfouie dans ses mains torturées, il sanglotait honteusement comme pleurent les hommes qui ne croient plus en avoir le droit. Enfants, nous laissons éclater nos chagrins sans pudeur. Nous ameutons l'entourage de nos contrariétés et de nos fureurs. Mais, avec les années, nous apprenons la pudeur et les émotions rentrées. Bauman n'avait jamais tout à fait appris. A trente-six ans, malgré sa grande carcasse et les rides profondes qui barraient son front, il ressemblait à un vieux petit garçon qu'on a puni une fois de trop.

Je ne suis pas sensible aux épanchements publics et le spectacle d'un homme en pleurs est une chose qui m'irrite profondément et choque mon sens de la dignité. Dans des circonstances normales, je crois que j'aurais détourné la tête, écourté mon repas, demandé l'addition et fui cette salle lugubre et désertique. J'avais vu Bauman, je savais à quoi il ressemblait et ce qu'il fallait penser de la solidité de ses nerfs.

Mais un mauvais génie avait écrit pour moi le déroulement de cette pénible soirée. Au lieu de me lever et de partir, je remplis un verre de vin et le tendis à Bauman :

— Tenez, dis-je, c'est encore le meilleur remède que je connaisse contre le vague à l'âme.

Il me regarda à travers ses mèches blondes mal pei-

gnées et dans ses yeux mouillés et transparents je lus un désespoir intense.

Ce soir-là, nous n'échangeâmes pas plus de deux phrases. Il but le verre de vin et me dit merci en grimaçant un sourire à travers ses larmes.

Notre voiture venait d'arriver au commissariat central de Colmar. J'étais venu là en simple spectateur et il avait été convenu avec les autorités locales que mon nom n'apparaîtrait jamais au cours de l'enquête qui serait confiée au service régional de police judiciaire. Bien entendu, cette enquête n'aboutirait pas. On enverrait deux jeunes inspecteurs interroger les témoins s'il y en avait et ils feraient leur rapport.

Au ministère, nous détenions le dossier complet de l'affaire à laquelle la mort de Bauman mettait un point final.

Par déférence, le commissaire me donna le portefeuille et les divers objets trouvés dans les poches du défunt. Je déposai côte à côte sur le bureau un passeport, deux tablettes de chewing-gum, un nébuliseur de ventoline, un ticket d'autobus usagé, un tract de propagande pour une élection locale et un trousseau de clés. Le portefeuille contenait des cartes de visite à des noms divers, des cartes accréditives, une dizaine de Deutschmarks, douze billets de dix francs et quelques photos. Elles s'étaient craquelées et rayées à force de passer de poche en poche et à ces craquelures d'inégale profondeur on pouvait presque deviner leur âge. Je ne voulais pas les examiner devant tous ces gens de police autour de moi. C'est pourquoi je demandai qu'on fit un paquet du tout et qu'on me le remît à mon hôtel.

Cavana, qui nous avait suivis sans rien dire, toussa légèrement pour attirer mon attention.

— C'est au sujet de sa femme, Madeleine..., bredouilla-



t-il avec un visible embarras. J'ai jugé utile de la prévenir...  
Elle arrive.

— Quand ?

— Le premier avion du matin...

— Vous avez songé à l'histoire qu'il faudra lui raconter, au tissu de mensonges que nous devons fabriquer ce soir même...

J'étais furieux :

— Parce que, si vous n'y avez pas songé, si vous n'avez pas d'idée là-dessus, ne comptez pas sur moi pour faire le sale boulot. J'en ai eu plus que ma part.

— Eh bien, fit-il, je pense qu'il vaut mieux lui dire une partie de la vérité !

— Ah ! oui, et quelle partie de la vérité ?... Je ne connais qu'une manière de ne pas dire toute la vérité, c'est de ne raconter que des mensonges. Inventez une histoire qui se tienne pour qu'elle se sente concernée, faites appel à son sens des responsabilités, à l'intérêt national. Elle y sera sensible : c'est une bourgeoise conservatrice. Donnez le beau rôle à son mari. Même si elle se foutait de lui... Pensez à l'enfant aussi !

— Vous ne voudriez tout de même pas faire de Bauman un héros, dit-il avec ce sourire qui me donnait envie de lui balancer mon poing dans la figure.

— C'est cela, un héros... Il vaut bien les petits salopards qui grouillent dans nos ministères. Et je vais vous dire une autre chose, Cavana. Non seulement j'ai l'intention de faire de Bauman un héros, mais je demanderai pour lui la croix de la Légion d'honneur ou quelque chose du même genre dans la prochaine promotion du ministère.

Nous nous tenions un peu à l'écart du groupe des policiers de Colmar dans le grand bureau du commissaire central auquel un mobilier genre Knoll récemment installé ne parvenait pas à donner un aspect moderne. Cavana et moi nous exprimions à voix basse, mais la tension qui croisait entre nous devait être sensible même à ceux qui ne pouvaient entendre notre conversation, car, lorsque je me



retournai pour partir, je lus de la gêne dans les regards des hommes immobiles et silencieux. Je tendis la main au commissaire, saluai de la tête ses adjoints. La voiture était dehors, le chauffeur au volant. Je sortis à pas rapides, Cavana sur mes talons. J'avais compté rentrer la nuit même à Paris, mais l'initiative de mon adjoint m'imposait de rester. Je ne pouvais le laisser raconter n'importe quoi à Madeleine Bauman.

Comme le chauffeur allait refermer la porte derrière moi, Cavana se pencha et, soudain très respectueux, me demanda si j'avais des consignes particulières pour lui :

— Oui, dis-je, allez vous faire foutre !

Je me fis conduire à l'hôtel du Champ-de-Mars où l'on avait retenu une chambre pour moi. Il ne neigeait plus et, lorsque je descendis de voiture, je constatai que l'air était plus froid et plus sec. Je pris rapidement possession de ma chambre, me livrai aux systématiques vérifications de sécurité qu'on m'avait apprises vingt ans plus tôt et que nous ne cessons d'améliorer d'année en année : contrôle des ampoules, examen de la prise d'eau, de la chasse des W.-C., du matelas et du sommier (pour avoir oublié un détail de ce genre, un agent de l'O.L.P. avait été volatilisé durant son sommeil quelques années plus tôt dans sa chambre d'hôtel à Rome, des agents israéliens ayant glissé sous son matelas une bombe commandée à distance). Je n'avais aucune raison de me croire particulièrement visé, mais la routine est la routine et, dans le métier que j'exerce, c'est en s'y pliant rigoureusement qu'on finit par mourir dans son lit et pas nécessairement à cause d'une bombe dans le matelas.

N'était la balle que m'expédia dans l'épaule un de mes agents maladroits au cours d'un exercice de tir, je n'ai jamais senti la réalité immédiate d'un danger physique, hormis bien sûr les années de Résistance et les pénibles épisodes d'Alger. Mais tout cela était bien lointain. Et

nous aurions eu tendance à croire que nous étions des fonctionnaires comme les autres, se rendant à leur bureau de neuf heures à midi et de deux heures à six heures, avec deux journées de détente par semaine et la perspective d'une retraite confortable. Et puis, de temps en temps, il y avait quelque part une tombe fraîche à fleurir.

N'allez surtout pas croire que j'appartiens à l'un de ces beaux réseaux de renseignements et d'espionnage comme on en décrit dans les romans et comme il en existe en effet dans tous les pays. Mes attributions, bien qu'assez marginales, se limitent à la sûreté du territoire : cela signifie que je n'ai aucune compétence d'action au-delà de l'hexagone... Toutefois, depuis que les nations d'Europe sont de plus en plus dépendantes les unes des autres économiquement et politiquement, il nous arrive d'être sollicités par tel ou tel pays de la Communauté sur des affaires qui nous concernent tous solidairement. L'affaire Bauman était de celles-là.

Je regardai ma montre. Il était un peu plus de dix heures et avec un peu de chance les cuisines n'auraient pas fermé chez Meistermann. Je branchai un détecteur de présence — un de ces appareils minuscules qui déclenchent une sonnerie stridente si un volume d'air égal à celui d'un bébé se déplace dans un rayon de dix mètres — verrouillai ma chambre et conservai la clé sur moi.

La neige collait encore aux chaussures lorsque je traversai la place, mais il n'allait pas tarder à geler. Par chance, le chef de Meistermann était encore à ses fourneaux. Je m'installai à une petite table au fond de la salle, non loin des cuisines d'où montaient des effluves de choucroute. Je commandai un plat d'écrevisses au riesling que j'arrosai d'une carafe du même vin. Le froid qui m'avait saisi dehors s'éloigna peu à peu de moi et laissa place à une certaine quiétude.

Je me trouvai soudain à des années-lumière de l'infâme restaurant des Gobelins et du Bauman bien vivant et pleurnichant devant son yaourt. Et pourtant le souvenir me harcelait.



Comme tout eût été plus simple si je m'en étais tenu avec lui à ce verre de vin offert. Autour de moi, j'entends toujours murmurer que la vieillesse endure et rend indifférent à tout. Il faut croire qu'elle agit sur moi inversement. Au fur et à mesure que les années passent, je me sens moins atteint dans ma carapace vigoureuse que dans mes sentiments profonds vis-à-vis des autres. A force de creuser la nature humaine et d'y découvrir des secrets anodins, je suis devenu plus tatillon, plus curieux. Les choses me paraissent trop anormalement évidentes. Pour reprendre une expression populaire, j'aurais tendance à « chercher midi à quatorze heures ».

Je vous l'ai déjà dit, c'était l'automne et, la plupart des gens de nos services rentrant de vacances, nous avons l'impression d'avoir beaucoup moins de paperasserie à compulser. Les « délégations de signature » toujours valables étaient une bonne excuse pour échapper à la corvée du courrier. D'un autre côté, ma femme était restée dans notre maison du Luberon, et je me sentais encore en congé.

Je me suis cherché bien des raisons, bien des excuses, bien des mobiles pour expliquer mon retour au bistrot des Gobelins. J'étais en fait tout simplement heureux d'échapper à la routine et curieux d'aller regarder de près une espèce d'individus dont j'avais perdu le contact depuis des années, ces gens qui vivent, souffrent et meurent en rechignant parce que ça leur fait mal, ces gens qui appellent au secours quelquefois et que nous n'entendons pas, parce que nous avons pris l'habitude de côtoyer des brutes et des cyniques.

Quand j'entrai pour la seconde fois dans le restaurant, je trouvai Bauman à la même place et je me glissai sans hésiter à la table voisine. Il me regarda en feignant de ne pas me reconnaître et je pense que d'instinct j'en fis autant. Tacitement, nous fûmes d'accord pour oublier le pénible épisode des larmes. Était-il gêné que j'aie été témoin de sa défaillance, c'est probable, car il affecta toujours par la suite une attitude de dignité que venaient seulement

contrarier de temps à autre le tremblement de sa voix, la pâleur de son visage ou la crispation de ses doigts.

Comme il entre dans mon métier une part systématique d'observation et de déduction, sans me prendre nécessairement pour Sherlock Holmes, j'avais fait de Bauman l'objet de mes investigations. Je savais déjà tant de choses sur lui que cette manie m'agaça d'abord. J'avais l'impression que doit ressentir un écrivain qui une fois le mot *Fin* inscrit au terme de son manuscrit, se prend soudain à reconsidérer son personnage, à penser qu'il ne colle pas très bien avec l'intrigue, qu'il est comme une pièce fautive dans un jeu d'échecs, un roi à la place d'une tour, par exemple, ou encore la carte en trop, le valet de cœur double qui vous fait percevoir qu'il y a traquenard quelque part.

Mais, avec Bauman, la remise en question n'alla pas jusque-là. Et ce fut sans doute une erreur. Je me bornai à un examen superficiel. De toute évidence, il traversait une sérieuse crise financière. Je m'en étais aperçu au rétrécissement de ses menus. Au début, il lui arrivait de commander un repas complet qu'il couronnait d'un dessert englouti goulûment. Mais bientôt il se contenta d'un seul plat avalé avec le même appétit. Puis il s'en tint à une salade. Chez certains déprimés, la nourriture joue un rôle sécurisant, et Bauman, ne pouvant se raccrocher à la gourmandise, dépérissait de jour en jour. Il avait une mine affreuse et je me sentais gêné de lui imposer la vue de mon bœuf et de mes sorbets.

Sur la manière d'entrer physiquement en contact avec les gens, il y aurait des volumes à écrire. Sur celle de communiquer verbalement avec eux, une brochure suffirait. Je m'en tiens généralement au vieux truc du journal. Bauman lisait parfois distraitement une feuille du soir. J'appelai donc la patronne et demandai le programme des spectacles (ce genre de procédé n'est guère efficace dans un restaurant d'hôtel, où vous risquez de vous voir proposer ce qu'on appelait autrefois un « portefeuille de lec-



ture »). La brave dame se confondit en excuses, invoqua l'incurie de son mari, celle des clients, je ne sais quoi encore, pour m'expliquer que son établissement était totalement démunie de la moindre gazette. Je jetai un regard implorant en direction de Bauman, qui sourit et m'offrit son journal.

A partir de ce moment, tout fut très facile. Je ne prétends pas que Bauman fut plus bavard ni que moi-même je me lançai dans des discours. Mais nous eûmes tout loisir d'évoquer la couleur du temps, l'épidémie de grippe qui menaçait, bref, d'avoir l'air le plus anodin possible.

Cependant Bauman crevait toujours visiblement de faim. Je trouvais alors toutes sortes de prétextes pour ne pas finir mon assiette de fromage ou lui abandonner la moitié de mon bœuf. J'invoquais des malaises digestifs, une perte d'appétit soudaine due probablement à cette sinistre grippe, la nécessité de conserver ma ligne et je lui demandais comme un service de terminer mon plat pour ne pas vexer la patronne ou parce que j'avais la manie des assiettes bien nettoyées. Tout autre que Bauman m'aurait considéré comme un parfait raseur et envoyé au diable. Lui, au contraire, avait sauté sur l'aubaine. Il y avait bien trop longtemps que plus personne ne lui parlait. Je ne sais s'il goba mes mensonges, mais il fit honneur à mes reliefs.

A la fin, il était devenu évident qu'il n'avait même plus les moyens de s'offrir un yaourt et nos rapports n'avaient évolué que dans le sens où il mangeait désormais sur mon compte.

Je retournai en tout et pour tout une dizaine de fois aux Gobelins. Mon menu ne variait guère. Je restais fidèle au bœuf cuit dans son jus, un plat abandonné pendant les mois chauds et que je retrouvais toujours avec plaisir comme les premières feuilles de l'automne. Les menus évoluent ainsi avec le cours des saisons, à moins que vous ne vous en teniez au steak pommes frites comme le font souvent les Parisiens du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre.

J'éprouve un grand respect pour la cuisine de mon pays. C'est une des valeurs sûres de notre patrimoine. Car, pour le reste, j'ai perdu la plupart de mes illusions. Mon métier ne se conçoit pas sans un profond « sens de l'Etat » et c'est une piètre révélation que de s'apercevoir un jour qu'on se bat pour défendre quelques recettes de cuisine et une centaine de fromages.

Nous avons alors pour ministre un vieux garçon atrabilaire qui avait gagné ma sympathie parce qu'il partageait mon scepticisme. Il ne croyait pas un mot des discours qu'il prononçait et en prononçait d'ailleurs le moins possible, contrairement à son prédécesseur, gros homme ridicule et fier-à-bras, que nous avons surnommé « Matamore ».

Il m'avoua un jour au cours d'une promenade dans les jardins du ministère — le seul endroit, disait-il, où il était sûr que ses propos ne seraient pas enregistrés — qu'il lui arrivait de garder difficilement son sérieux lorsqu'il parlait en public de la défense des « valeurs morales » ou des « forces saines ».

— Je ne sais même plus exactement ce qu'il convient d'entendre par « ordre public », me confiait-il. Voyez-vous, Athanase (il avait conservé l'habitude de m'appeler par mon nom de code dans la Résistance), j'ai le sentiment profond du dérisoire. Quand j'assiste à un conseil, je me demande toujours s'il y a parmi nous quelqu'un de vraiment sérieux. Ils ne s'arrêtent de jouer la comédie que dans les bras de leurs petites amies, et encore, je n'en suis pas si sûr.

Il était le doyen des ministres. On l'avait tiré de sa retraite quand les affaires avaient commencé à aller trop mal, que le terrorisme s'était généralisé et qu'il avait fallu recourir aux « vieilles méthodes ». Malgré ses soixante-dix ans sonnés, dans son visage marqué par tous les coups d'une vie, il avait conservé le regard vif d'un homme jeune.

— La médecine a tant fait de progrès qu'il va bien falloir employer notre abusive longévité, raillait-il. Avez-vous remarqué combien les vieux reviennent en force ?

Après une mode de « rajeunissement » lancée par le



Entre la mort de cet inconnu abattu en hiver sur le Champ de Mars de Colmar, et l'arrestation, à Munich, le même soir, de la terroriste Birgitt Haas, il n'y avait apparemment aucun lien. Sauf pour Athanase, ancien de Londres et d'Alger, vieux spécialiste des services spéciaux...

Cette machination, qui se déroule dans une Europe glacée et crépusculaire, a reçu un accueil enthousiaste de la critique, et a inspiré un film de Laurent Heynemann, avec Philippe Noiret, Jean Rochefort et Liza Kreuzer dans les rôles principaux.

Guy Teisseire, journaliste, est né à Alger en 1934. Avec *IL FAUT TUER BIRGITT HAAS, UN PEU PLUS LOIN QUE L'OCCIDENT, LA MAIN D'ABRAHAM* (parus aux Éditions J.-C. Lattès), il renouvelle la grande tradition des thrillers anglo-saxons, où se côtoient l'humour et le frisson, et s'affirme comme l'un des maîtres du genre.

*"Son HISTOIRE DE BIRGITT HAAS fait le poids comparée aux John Le Carré, aux Eric Ambler et Anthony Burgess".* Remo FORLANI - RTL

*"Aussi habile que Simenon (...), il se permet de rivaliser avec Hitchcock, dans l'art du suspense".* FRANCE-SOIR

*"Un solide tempérament de romancier".* LE FIGARO

*"Un génie diabolique de la mise en scène".* - L'AURORE

*"Voici, dans la descendance de John Le Carré, les James Bond français chez Messieurs les ronds-de-cuir".* LE POINT

*"Guy Teisseire éclaire le monde parallèle des services secrets avec les lampes-torches de la dérision angoissée".* LE NOUVEL OBSERVATEUR

Couverture : Philippe Berry (Affiche du film).

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01555702 0



9 782709 600798

81.09.45.0529.3

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

